

ÉCOLE DE SOREZE ET MOUVEMENT SAINT-SIMONIEN

Si le comte Claude-Henri de Saint-Simon (1760-1825) connut une existence aventureuse et resta un marginal, ses idées ont exercé une influence déterminante sur la pensée économique et l'action sociale dans la France du 19^e siècle. On connaît sa célèbre parabole opposant aux parasites oisifs la classe réellement utile, celle des savants et des producteurs. Prenant appui sur les Lumières, l'esprit de progrès et l'essor de la science, la doctrine saint-simonienne entendait participer au combat contre les forces obscurantistes. D'après elle, l'histoire serait une succession de phases organiques, cohérentes, et de phases critiques remettant en question les précédentes, et aboutissant, à leur tour, à la mise en place de nouveaux principes sociaux unificateurs. La Révolution de 1789 et le triomphe de l'industrie devraient aboutir à l'abolition des vieux rapports sociaux et à la montée au pouvoir politique et spirituel des industriels et des scientifiques, gestionnaires rationnels et clairvoyants. L'œuvre de Saint-Simon exalte l'activité moderne, avec une attention particulière portée à l'aménagement du territoire, à l'amélioration des communications et du système bancaire. Son projet social vise à abolir l'exploitation de l'homme par l'homme, en jouant sur l'association, la justice et l'éducation, le tout constituant un système religieux, le *Nouveau Christianisme*¹.

Les disciples parisiens de Saint-Simon, notamment le polytechnicien Prosper Enfantin (1796-1864), créèrent une véritable Église avec sa hiérarchie. Or, un texte d'Enfantin lui-même, daté de 1830, plaçait Sorèze en second, après Paris et devant Toulouse, dans l'organisation de l'Église saint-simonienne². Cette situation surprenante devra être présentée, dans une première partie, en prenant appui sur les articles de Jules Puech (1879-1957), un Tarnais, profond connaisseur des socialismes dits utopiques, éditeur des œuvres de Proudhon et auteur d'une magistrale biographie de Flora Tristan³. Dans un de ses textes, Jules Puech posait la question des rapports qui avaient pu exister entre l'école de Sorèze et l'importance locale du mouvement saint-simonien⁴. Ayant eu moi-même dans un livre à traiter de l'école de Sorèze à la fin du 18^e siècle, en un chapitre intitulé « Lumières sur la montagne⁵ », et sachant que la doctrine saint-simonienne prenait appui sur les Lumières, ces rapports paraissent vraisemblables. Mais il faudra essayer d'affiner l'analyse, dans une deuxième partie de cette communication. Enfin, on pourra se poser la question de la marque laissée par les saint-simoniens de Sorèze, œuvre dont certains aspects présentent une dimension nationale, voire internationale.

¹ Il n'est pas possible, en quelques lignes, de décrire la richesse et la complexité de la doctrine saint-simonienne. Il faudrait se référer aux ouvrages de Saint-Simon, notamment *Du système industriel* (1821), *Catéchisme des industriels* (1823), *Nouveau Christianisme* (1825). A défaut, voir Sébastien Charléty, *Histoire du saint-simonisme*, Genève, Gonthier « Médiations », 1965.

² Lettre d'Enfantin à Hoart, Paris, Bibliothèque de l'Arsenal, Fonds Enfantin, citée par Jules Puech, « Les saint-simoniens dans l'Aude », *La Révolution de 1848*, n° 128, printemps 1929, p. 276-306 [p. 276].

³ Vingt-cinq ans après son étude sur les saint-simoniens dans l'Aude (voir note précédente), Jules Puech écrit « Les saint-simoniens dans le Tarn », *Onzième Congrès d'Études de la Fédération des sociétés académiques et savantes Languedoc, Pyrénées, Gascogne (Albi, 11-13 juin 1955)*, Albi, 1956, p. 107-117, et *Revue du Tarn*, n° 1, mars 1956, p. 27-47. Son livre, *La vie et l'œuvre de Flora Tristan (1803-1844)*, parut chez Marcel Rivière en 1925. Il avait également publié en 1907, chez Félix Alcan, *Le Proudhonisme dans l'Association Internationale des Travailleurs*. Voir notice dans *Les Tarnais, dictionnaire biographique*, sous la direction de Maurice Greslé-Bouignol, Albi, FSIT, 1996. On trouvera dans cet ouvrage plusieurs notices concernant les saint-simoniens de Sorèze.

⁴ « Les saint-simoniens dans l'Aude », *op. cit.*, p. 285.

⁵ *Autour de la Montagne Noire au temps de la Révolution*, Carcassonne, CLEF 89, 1989.

L'implantation du saint-simonisme à Sorèze

Le fondateur de l'Église saint-simonienne de Sorèze s'appelait Jacques Rességuier (1795-1858). Son apostolat auprès de parents et de camarades aboutit à la création d'un groupe suffisamment solide pour qu'Enfantin lui accorde une place privilégiée.

Jacques Rességuier

Les articles de Jules Puech faisaient déjà connaître la personnalité de Rességuier. Mais il existe aussi une biographie détaillée, un manuscrit signé Anacharsis Combes, intitulé *Jacques Rességuier, étude philosophique*, conservé à la Bibliothèque municipale de Castres, que j'ai pu lire sous le buste de l'auteur⁶.

Jacques Rességuier est né en 1795 à Durfort, où son père s'était établi commerçant en objets de cuivre fabriqués dans le village, avant de devenir propriétaire d'un domaine agricole. De 1807 à 1814, Jacques fut élève de l'école de Sorèze, alors dirigée par François Ferlus, puis par son frère Raymond-Dominique. En dehors des humanités et des sciences, il y apprit l'escrime et l'équitation, et fut un excellent acteur (plein d'aisance et de naturel, d'après son ami Anacharsis), interprétant devant ses camarades les personnages d'Harpagon et de Perrin Dandin, ou encore un des protagonistes de la pièce de Fabre d'Églantine, *Les Précepteurs*⁷.

Le trio d'amis Combes, Marquier, Rességuier, constitué à Sorèze, se retrouve à Toulouse pour y mener à bien des études de droit. La réaction royaliste, sous la Restauration, renforce leur libéralisme que Combes définit comme le moyen de « résister à toute espèce d'autorité rétrograde⁸ ». En 1819, le trio monte à Paris, mais Rességuier n'y reste que trois mois : des ennuis de santé l'obligent à rentrer au pays. Il va alors s'occuper de la propriété familiale en s'appuyant sur la lecture des plus récents traités d'agronomie.

Il s'intéresse aussi à l'économie politique et à la science sociale. C'est ainsi qu'en octobre 1825, il découvre le journal saint-simonien *Le Producteur*. Il est aussitôt séduit par la doctrine, il écrit à Enfantin, lui demandant de nouvelles lectures, l'interrogeant sur des points délicats. Finalement, Rességuier dit un jour à son ami Combes que les saint-simoniens sont « les plus forts penseurs de l'époque⁹ ». En septembre 1829, Enfantin vient passer quelques jours à Sorèze et à Castelnaudary, « dans l'évêché de notre frère Rességuier », selon sa propre expression, et il s'extasie, dans une lettre à Buchez : « Concevez-vous, mon cher ami, la joie du frère Enfantin quand il s'est trouvé en quelques jours et à une si grande distance de la Métropole au milieu d'une troupe de fidèles dont plusieurs savent très bien la doctrine et qui tous *l'aiment* presque autant que nous¹⁰. »

Le prosélytisme de Rességuier

La correspondance d'Enfantin avec ses amis restés à Paris nous fait ainsi connaître l'existence d'un groupe à Sorèze, autour de Rességuier, et fournit quelques informations sur

⁶ Voir Pierre Chabbert, « Un document inédit sur le saint-simonisme dans la région toulousaine, la biographie de Jacques Rességuier par Anacharsis Combes », *Actes du Congrès de la Fédération des Sociétés académiques et savantes Languedoc, Pyrénées, Gascogne*, Toulouse, 1965.

⁷ Sur Fabre d'Églantine, mais, au-delà, sur de nombreux aspects d'histoire culturelle nationale et régionale à l'époque de Ferlus, voir *Venance Dougados et son temps*, André Chénier, *Fabre d'Églantine*, *Actes du colloque de Carcassonne* (1994), édités par Sylvie Caucanas et Rémy Cazals, Carcassonne, Les Audois, 1995.

⁸ A. Combes, *Jacques Rességuier, étude philosophique*, 1^{ère} partie.

⁹ *Ibid.*, 2^e partie.

¹⁰ Lettre d'Enfantin à Buchez, 2 octobre 1829, citée par Jules Puech, *Revue du Tarn*, 1956, p. 35.

certaines de ses membres : leur profession, leur degré d'adhésion à la doctrine, leur comportement. On apprend encore, parfois, leurs liens de parenté.

Le trio formé de Ressayguier, Marquier et Combes forme le noyau du groupe, bien que Marquier réside encore habituellement à Paris. Là, Enfantin l'avait rencontré, mais avait « désespéré de lui », tandis qu'à Sorèze, il le regarde « comme appelé à être un des grands convertisseurs du Midi », doué en outre d'une verve comique qui, dit Enfantin, « nous avait fait rire comme je n'avais pas ri de longtemps ». Marquier a une grande influence sur Lades et sur les frères Borrel, dont l'aîné est médecin, et le cadet, Félix, ingénieur des Ponts et Chaussées. Les Borrel ont gagné à la doctrine leur beau-frère Prades, également médecin, ainsi que Gaignère, autre ingénieur des Ponts et Chaussées. Anacharsis Combes, avocat, est rejoint par son jeune frère Hippolyte qui fait des études de médecine. Les frères Toussaint, pharmaciens à Castelnaudary, sont des cousins d'Antoine Metge... On peut encore citer trois médecins : Bouffard, Redon et Encely de Castelnaudary, qui est lui même un parent d'Auguste Galtier... Et puis, il y a Ernest Alby, bibliothécaire et fils du maire de Castres, et Rouget, auréolé d'une réputation d'agriculteur modèle... A partir de Ressayguier, entre parents et amis, fonctionne un réseau de relations : on s'écrit, on se rencontre, on fait circuler livres et journaux.

Les professions connues révèlent l'appartenance de tous les membres du groupe à la classe aisée. Ils disposent d'une certaine fortune familiale. Ils ont pu faire de solides études de droit ou de médecine, sans nécessairement exercer. Anacharsis Combes nous dit qu'en 1830, lors des dernières élections du règne de Charles X, Ressayguier vota, et « les autres » aussi¹¹. A l'époque du suffrage censitaire, cela confirme l'appartenance sociale des saint-simoniens de Sorèze et des environs. Une recherche plus systématique de leur position de fortune reste à faire. De même faudrait-il établir la proportion des membres issus de familles protestantes. Il faudrait encore pouvoir estimer l'effectif du groupe. Si celui-ci n'est pas exactement connu, il paraît vraisemblable de le considérer comme très réduit : vingt ou trente personnes ? Peut-être un peu plus, si l'on prend en considération une nébuleuse de sympathisants... Enfantin écrivait cependant à Hoart, en août 1830 : « Vous êtes le chef de l'Église de Toulouse, et sous la direction immédiate de celle de Sorèze, au même rang que celle de Montpellier¹². »

Un tel renversement des hiérarchies doit-il seulement à l'action personnelle de Ressayguier parmi un petit groupe d'amis, ou bien la prestigieuse école de Sorèze a-t-elle joué un rôle, et, si oui, lequel ?

L'influence de l'école de Sorèze

Sur cette question, la première chose à faire est de vérifier si les saint-simoniens du groupe organisé autour de Jacques Ressayguier étaient d'anciens élèves de l'école. Il faut ensuite se demander s'il y avait des professeurs saint-simoniens ou, d'une façon moins directe, si l'enseignement dispensé à l'école a pu favoriser l'adhésion à une doctrine se réclamant des Lumières et du Progrès.

Les saint-simoniens de la région étaient-ils d'anciens élèves de l'école ?

La liste des saint-simoniens étant approximative, des précisions indispensables (les prénoms par exemple) faisant parfois défaut, il n'est pas possible de donner ici une réponse fine. Mais, on sait déjà que Combes, Marquier et Ressayguier étaient d'anciens élèves. On peut encore établir avec certitude que les deux frères Borrel, Hippolyte Combes, Galtier et Metge l'étaient aussi, et vraisemblablement Bouffard et Encely. Dans sa lettre à Buchez déjà citée,

¹¹ A. Combes, *Jacques Ressayguier...*, 2^e partie.

¹² Référence déjà donnée en note 2.

Enfantin présentait Lades comme « ancien camarade de tous ces messieurs à [l'école de] Sorèze ». « Tous ces messieurs » est peut-être exagéré, mais voici encore Alby de Castres, Redon et Rouget de Castelnaudary, Rives de Sorèze. Parmi les amis de Rességuier les plus avancés dans la doctrine, seuls, à ma connaissance, les frères Toussaint de Castelnaudary n'avaient pas étudié à Sorèze.

Dans un cercle plus lointain de personnes ayant manifesté un intérêt ponctuel pour la doctrine saint-simonienne, je trouve encore deux anciens élèves de Sorèze : Louis-David Guibal, de la principale famille de manufacturiers de Castres, et Eugène Houlès, fils du plus important industriel de Mazamet. Au premier, quelqu'un (appartenant peut-être au groupe Rességuier) avait fait envoyer le journal saint-simonien *Le Globe*. Guibal l'avait apprécié, car il souhaitait l'arrivée de « la nouvelle ère industrielle » et « une amélioration progressive et sans secousse » de « cette classe intéressante » qu'était la classe ouvrière. Le second, le Mazamétain, se disait même « séduit par la beauté, la hardiesse des théories de la religion saint-simonienne¹³ ». Il ne semble pas que les deux industriels soient allés au-delà de ces intentions. Ils se sont contentés de faire du saint-simonisme pratique (mais très partiel) en participant activement à la révolution industrielle dans le bassin textile de Castres-Mazamet¹⁴.

L'influence de l'enseignement dispensé

Ces élèves de l'école de Sorèze avaient-ils pu être initiés à la doctrine de Saint-Simon par leurs professeurs ? On connaît deux enseignants de Sorèze qui furent des saint-simoniens importants au plan national : Charles Lemonnier, professeur de philosophie, et Emile Barrault, professeur de rhétorique. Lemonnier fréquenta la famille protestante des Grimailh, dont plusieurs garçons furent élèves de l'école ; il épousa une fille Grimailh, Elisa, dont nous aurons l'occasion de reparler. Mais les saint-simoniens de Sorèze étaient déjà sortis de l'école quand ils rencontrèrent la doctrine, et même, si l'on en croit le manuscrit de Combes, c'est Rességuier qui, vers 1828, adressa Barrault, « un des professeurs les plus distingués de Sorèze » aux saint-simoniens de Paris.

Parmi les professeurs de Sorèze qui, par leur enseignement et leur comportement, marquèrent le plus profondément le trio Marquier, Rességuier, Combes, ce dernier cite Monsieur Cavaillès, pour son goût de la littérature et son sens aigu de la critique, et Monsieur Lairle, pour sa morale janséniste. Ces deux professeurs n'étaient pas des saint-simoniens. Mais, on peut dire sans doute que l'enseignement reçu à l'école de Sorèze de François Ferlus (mort en 1812) et de son frère Raymond-Dominique, favorisait l'ouverture d'esprit. Les chercheurs iront en étudier précisément le contenu dans la série des *Exercices*, conservée aux Archives municipales. Dominique Julia l'a résumé ici-même dans sa communication. Dans *Autour de la Montagne Noire au temps de la Révolution*, je l'avais abordé aussi, ajoutant ce que François Ferlus considérait avec humour comme « le plus essentiel » dans la formation, c'est-à-dire le comportement des élèves dans la cour du collège¹⁵. Sous ce titre, *La Cour du collège*, le discours de 1787, décrivant une constante de l'époque Ferlus, contient des passages que l'on pourrait définir comme saint-simoniens avant la lettre, ainsi : « Un des grands pas fait vers cet esprit social est l'extinction des préjugés de rang et de fortune, de condition et de pays, si communs et si funestes partout ailleurs. Ce que les philosophes mettent en théorie, notre cour le met en pratique ; dans son enceinte s'évanouissent toutes les

¹³ Paris, Bibliothèque de l'Arsenal, Fonds Enfantin. Lettres de 1832, citées par Jules Puech, *Revue du Tarn*, 1956, p. 43-44.

¹⁴ Dans les listes d'élèves de l'école de Sorèze au début du 19^e siècle (Archives municipales), je trouve de nombreux noms d'industriels mazamétains, protestants comme Guibal et Houlès : Olombel, Cabibel, Rives, Sabatier, Lourde, Tournier. Ce sont les noms des acteurs locaux du développement économique. Voir Rémy Cazals, *Les Révolutions industrielles à Mazamet (1750-1900)*, Paris, La Découverte, 1983.

¹⁵ *Autour de la Montagne Noire...*, *op. cit.*, chap. 3.

distinctions : on ne s'informe pas de celui qui fut le premier dans le monde, mais de celui qui est le premier dans sa classe, de celui dont les parents comptent le plus de revenus, mais de celui qui a le plus de mérite et de talents. »

Sous l'Ancien Régime, François Ferlus était un pilier de l'école dirigée par dom Despaulx. Pendant les années troublées de l'époque révolutionnaire, puis sous l'Empire, il réussit à assurer la survie matérielle de l'établissement et à maintenir son esprit. Son frère Raymond-Dominique lui succéda à la direction, dans les mêmes traditions. Il eut une énorme influence sur son élève Anacharsis Combes, qui devait, plus tard, écrire et publier sa biographie¹⁶.

Tous les anciens de Sorèze ne devinrent pas des saint-simoniens. Mais, on peut dire avec certitude que l'enseignement reçu favorisait l'ouverture des esprits et l'adhésion aux idées nouvelles. Les liens tissés entre camarades pendant les années d'études, et leur proximité géographique après la sortie de l'école, rendirent possible l'action de propagande menée par Ressayguier. En 1829-1830, l'Église saint-simonienne de Sorèze se trouvait à son apogée. Qu'advint-il par la suite ?

Marques laissées par les saint-simoniens de Sorèze

Si la marque que laissèrent plusieurs des saint-simoniens de Sorèze dans l'histoire présente les aspects divers qui vont être exposés, c'est, d'abord, parce qu'une crise affecta le mouvement, et que les énergies individuelles prirent des directions variées.

La crise

L'unité de l'Église saint-simonienne au niveau national vola en éclats au début des années 30 du 19^e siècle, avec la rupture brutale entre Enfantin et Bazard, puis avec la dispersion des adhérents. On dit que, dans le couple Lemonnier, Elisa prit le parti de Bazard, tandis que Charles suivit Enfantin¹⁷. Ressayguier ne cessait de déplorer ces divisions et, d'après Combes, il espérait toujours un rapprochement qui redonnerait force au mouvement. Il se replia sur son domaine de Gaudels, et mit en pratique ce programme qu'il préconisait aussi à ses amis : « Propriétaires, faites-vous donc agriculteurs¹⁸ ».

Dans « l'évêché » de Ressayguier, qui englobait Sorèze, Castres, Revel et Castelnaudary, on a l'impression, désormais, que la petite ville audoise joue le premier rôle. Cela tient à la phalange locale (Galtier, Metge, Encely, Rouget, Redon, les frères Toussaint...), mais aussi à sa position sur la grande voie de circulation. A Castelnaudary, les saint-simoniens, des bourgeois bien installés, sont confrontés au passage de frères itinérants à l'accoutrement et au discours plus insolites. La question de leurs rapports serait à approfondir, au-delà des trois exemples donnés ci-dessous.

En janvier 1833, Jean Terson et deux camarades saint-simoniens, venant de Narbonne et se dirigeant vers Bordeaux, s'arrêtent à Castelnaudary. Né près de Quillan (1803) et ayant vécu à Douzens (Aude), Jean Terson n'était pas un saint-simonien du groupe Ressayguier. Mais sa famille paternelle, protestante, était originaire de Puylaurens (Tarn), et son propre père, David, avait étudié à Sorèze. Elevé dans la religion catholique de sa mère, Jean Terson était devenu prêtre. Nommé curé d'une petite paroisse de la montagne audoise en 1827, une violente crise spirituelle lui avait fait abandonner son ministère. A Toulouse, il s'était converti

¹⁶ A. Combes, *Raymond-Dominique Ferlus (1756-1840), étude littéraire*, Castres, 1866. En 1847, Combes avait publié à Toulouse une *Histoire de l'école de Sorèze*.

¹⁷ Voir notice Elisa Lemonnier dans le CD-Rom *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français*, Les Editions de l'Atelier, 1997.

¹⁸ A. Combes, *Jacques Ressayguier...*, *op. cit.*, 2^e partie.

au saint-simonisme et, monté à Paris, il avait fait partie des 40 « séminaristes » rassemblés à Ménilmontant par le père Enfantin. Après un séjour à Lyon, il avait décidé de sillonner le pays en apôtre de la doctrine, et c'est ainsi qu'il arriva à Castelnaudary. Il y fut bien reçu. « Au banquet qui fut organisé par Toussaint, pharmacien, écrit-il dans ses mémoires, nous communiâmes dans la foi en un même avenir de bonheur par le travail pacifique et l'association¹⁹. » La suite est encore plus intéressante :

« De Castelnaudary, nous nous dirigeâmes vers Castres par Revel. Arrivés dans cette dernière petite ville, nous fûmes assaillis par les curieux. Une troupe de gamins nous poursuivit de cris et de huées. Je souriais à ces enfants que mettait en liesse l'étrangeté de notre costume et de nos barbes. Or, il advint que l'un de ces espiègles, s'étant hasardé à passer devant moi, lut à haute voix mon nom écrit en grandes lettres sur ma poitrine.

- Tiens, s'écria-t-il, en voilà un qui porte le nom de Monsieur le Maire !

- Est-ce que Monsieur le Maire de Revel s'appelle Terson, mon petit ami ? lui demandai-je en langue d'oc, en patois.

- Oui, Monsieur.

- Sais-tu où il demeure ?

- Oui, Monsieur.

- Veux-tu nous y conduire ?

- Oui, venez.

- Il parle comme nous ! s'exclama un autre enfant.

De ce moment-là, ils s'approchèrent de nous familièrement.

Le maire, vérification faite, ne se trouvait nullement de ma parenté. Mais il connaissait bien ma famille paternelle. Il nous offrit gracieusement, et nous acceptâmes sans façon à dîner, dans l'espoir de faire de la propagande. Nous comprîmes à ses premiers propos que nous ne réussirions pas à intéresser à nos idées ce digne magistrat, type aimable du bourgeois satisfait. Après l'avoir quitté, comme nous sortions de Revel, nous faillîmes être lapidés par des gens du peuple qui nous avaient suivis. Grâce à notre contenance et surtout aux adjurations en patois, nous parvînmes à calmer ces furieux.

Le fraternel empressement avec lequel nous reçut Ernest Alby, fils du maire de Castres, qui nous garda jusqu'au lendemain, nous fit oublier l'impression qu'avait créée dans notre esprit la perspective d'une lapidation, quoique cette perspective ne fût pas étrangère au programme de nos courses apostoliques. »

En avril 1833, c'est Edmond Vidal, « apôtre, compagnon de la femme²⁰ », qui passe à Castelnaudary. Fils d'un juge, il avait quitté son emploi de répétiteur au collège de Lyon pour entreprendre une tournée à travers le pays. A Castelnaudary, le 12 avril 1833, il fit paraître un petit opuscule d'une douzaine de pages, adressé « Au Peuple », préconisant la Paix entre les hommes, l'éducation des enfants, l'association des producteurs, la fraternité universelle²¹. L'imprimeur attiré des saint-simoniens de Castelnaudary, Groc, avait tiré le libelle de l'apôtre ; celui-ci en distribua à Toulouse, ce qui lui valut comparution en justice²².

Quelques semaines plus tard (14 juin), Moïse Retouret, « apôtre de la délivrance du peuple et des femmes », qui « professe pour le Père Suprême Enfantin le respect le plus profond », expulsé de Perpignan pour ses prédications, est annoncé comme devant traverser le

¹⁹ Voir *Mémoires d'un apôtre saint-simonien*, extraits choisis par Daniel Fabre et Rémy Cazals, présentation de Daniel Fabre, Carcassonne, FAOL, 1979, p. 32-34. Le manuscrit original se trouve dans le fonds Enfantin, à la Bibliothèque de l'Arsenal à Paris.

²⁰ Sur le « compagnonnage de la femme » fondé par Emile Barrault, voir ci-dessous.

²¹ Document original conservé aux Archives de l'Aude, cote 5 M 24, reproduit dans *Les ouvriers audois de 1830 à 1884*, Recueil de documents, Service éducatif des Archives de l'Aude, 1982.

²² Il fut acquitté. Voir notice Edmond Vidal dans le *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier*, op. cit.

département de l'Aude. Le préfet le fait surveiller de près. Le rapport de gendarmerie décrit ainsi le passage de Retouret à Castelnaudary, où il vient voir ses « frères en Saint-Simon » : « Quelques saint-simoniens se réunirent sur la promenade du quai pour prêcher. Les personnes qui se promenaient s'arrêtèrent un instant pour les écouter ; quelques-uns les huèrent, ce qui les obligea de rentrer tranquillement en ville ; ils furent à l'hôtel où s'arrêtent les diligences, et l'apôtre Moïse Retouret monta en voiture pour Toulouse ; on commençait à chanter une chanson, lorsque le conducteur de la diligence ordonna au postillon de fouetter ses chevaux et de partir. L'ordre n'a point été troublé ». Le préfet de l'Aude pouvait achever de se rassurer, lui qui avait écrit avec une condescendante ironie au ministre de l'Intérieur : Retouret « a compris qu'il fallait donner aux femmes une position sociale tout autre que la leur. Il pense que les femmes finiront par être préfètes, électeurs, députés, voire même Ministres. Voilà donc une nouvelle classe de concurrentes qui nous menacent, Monsieur le Ministre, si l'apôtre Moïse Retouret triomphe²³ ».

La menace de lapidation de Terson à Revel montre les limites de l'implantation du saint-simonisme dans la région. Les huées au prêche de Retouret et des saint-simoniens locaux à Castelnaudary même vont dans le même sens. Certes, en septembre 1834, la saint-simonienne Suzanne Voilquin, venant de Toulouse par le bateau poste, est accueillie « par un groupe assez nombreux de jeunes Castelnaudariens qui nous accompagnèrent jusque chez les MM. Toussaint ». Mais elle précise : « que cet empressement fût stimulé par un peu de curiosité, cela se comprend de la part de cette foule de jeunes gens... » Chez Toussaint, un banquet réunit quarante personnes de la ville, de Sorèze et de Villefranche de Lauragais. « Placée à table à côté de Rességuier, écrit Suzanne Voilquin, j'ai pu dans cette journée apprécier la rectitude de son jugement et son extrême bienveillance. Son air grave m'intimida au premier abord, mais je fus promptement ramenée à la confiance par son regard et son bon sourire. Par son instruction réelle, il est à la tête des philosophes religieux du Midi. » Au cours de ce séjour, Suzanne est conduite « dans plusieurs campagnes de parents ou d'amis », puis elle se rend en voiture à Sorèze, chez Rességuier et Charles et Elisa Lemonnier, avant de reprendre sa route vers Marseille et Alexandrie²⁴. D'après Paul Tirand, ce fut la dernière manifestation importante du saint-simonisme à Castelnaudary et, pourrait-on dire, dans toute la région²⁵. Mais, si l'Église avait disparu, les saint-simoniens (ou anciens saint-simoniens) restèrent marqués par la doctrine dans leur carrière ultérieure.

Quelques saint-simoniens à l'œuvre

Une manifestation remarquable du caractère à la fois utopique et scientifique du saint-simonisme est le départ du Père Enfantin et de quelques disciples vers l'Orient, où ils espéraient trouver « la Mère », mais où ils finirent par creuser le canal de Suez. Deux jeunes gens, que Terson dit avoir rencontrés lors de son passage à Castelnaudary en 1833, Maurice Tamisier et Edmond Combes, convertis au compagnonnage de la femme, s'embarquèrent pour l'Égypte en cette même année. Ils y retrouvèrent Enfantin, Talabot, Rogé, Ferdinand de Lesseps, puis remontèrent le Nil en direction de Khartoum et de l'Abyssinie, pays avec lequel ils souhaitaient développer les relations commerciales de la France, « sans négliger pourtant le côté idéaliste : apporter à ce vieux pays chrétien africain la civilisation française²⁶ ». Le récit

²³ Lettre du préfet au ministre (14 juin 1833) et rapport de gendarmerie (23 juin), Archives de l'Aude, cités par Jules Puech, « Les saint-simoniens dans l'Aude », *op. cit.*, p. 302-303, sans donner la cote.

²⁴ Suzanne Voilquin, *Souvenirs d'une fille du peuple, ou la saint-simonienne en Égypte*, Paris, Maspero, 1978 [1^{ère} édition 1865]. Sur Toulouse, Castelnaudary et Sorèze, voir les chapitres 15 et 16.

²⁵ Paul Tirand, *Castelnaudary et le Lauragais audois*, Toulouse, Eché, 1988, chapitre 4.

²⁶ Marie-Louise Puech-Milhau, *Un Centenaire : Voyageurs audois en Abyssinie (1833-1842)*, Communication faite à la Société d'Etudes Scientifiques de l'Aude le 15 février 1942, Carcassonne, Roudière, 1943, 48 p. [p. 8].

de Combes et Tamisier fut publié en quatre volumes, de 1838 à 1840, sous le titre *Voyage en Abyssinie, dans le pays des Galla, de Choa et d'Iffat*. Les deux hommes firent encore d'autres expéditions en Nubie et en Arabie. Edmond Combes (né à Castelnaudary en 1812) devint ensuite consul de France à Damas, où il mourut du choléra en 1848.

Le compagnonnage de la femme avait été fondé à Lyon en janvier 1833 par Emile Barrault (1799-1869), ancien professeur à l'école de Sorèze. L'aspect utopique de cette initiative s'oppose à la décision raisonnable prise par Michel Chevalier (1806-1879), né à Limoges, mais Sorézien par son alliance familiale avec Ressayguier²⁷. Lors d'une réunion de famille à Gaudels en octobre 1838, à laquelle assistait aussi vraisemblablement Anacharsis Combes, cet éminent saint-simonien qu'était Michel Chevalier, qu'Enfantin avait jadis promu au second rang dans son Église, n'hésita pas à « blâmer la tendance à la démonstration purement doctrinale », et affirma qu'il fallait « suivre en le précipitant si c'était possible le mouvement industriel qui semblait se manifester de toutes parts²⁸ ». On connaît sa carrière ultérieure de professeur d'économie politique au Collège de France, d'instigateur du traité de commerce de 1860 avec l'Angleterre, de président du jury de l'Exposition universelle de Paris en 1867 ; on sait qu'il préconisa le percement de l'isthme de Panama et l'établissement d'un tunnel sous la Manche²⁹. (Pour être juste avec Emile Barrault, il faut dire que lui aussi s'intéressa aux infrastructures des transports modernes, canal de Suez et chemins de fer.)

Un autre ancien professeur, qui dut quitter Sorèze pour échapper à la pression cléricale de l'après-Ferlus, Charles Lemonnier (1806-1891), fut appelé par ses amis Péreire, saint-simoniens, à d'importantes fonctions aux Chemins de fer du Nord, puis au Crédit mobilier. Mais il resta aussi un militant idéaliste, organisateur en 1867 d'un Congrès de la Paix à Genève où fut fondée la Ligue internationale de la Paix et de la Liberté qu'il présida de 1871 jusqu'à sa mort, écrivant dans son journal, *Les États-Unis d'Europe*. Auparavant, il avait édité, en 1859 à Bruxelles, des *Œuvres Choies* de Saint-Simon en trois volumes³⁰. Sa femme, Élisabeth, née à Sorèze en 1805, organisa à Paris en 1848 un atelier de couture pour donner du travail à des mères de famille dans le besoin. Frappée de l'ignorance des ouvrières, elle fonda une « Société pour l'enseignement professionnel des femmes » et ouvrit en 1862 la première école professionnelle pour jeunes filles, avec l'appui de Michel Chevalier et des Péreire³¹. On rapporte un conseil qu'Élisabeth Lemonnier avait l'habitude de prodiguer aux femmes de son entourage : « N'attendez pas que les hommes agissent pour vous ; agissez donc vous-mêmes, et quand ils vous verront à l'œuvre, ils commenceront à vous prendre au sérieux. » Au décès d'Élisabeth (1865), c'est Julie Toussant, fille et nièce des pharmaciens saint-simoniens de Castelnaudary, qui lui succéda³².

Resté à Castres, Anacharsis Combes nous dit qu'il n'a cessé de travailler « dans le but d'être utile à [son] pays natal en y fondant des établissements d'instruction primaire, une caisse d'épargne, un comice agricole, et en y publiant plusieurs livres ayant tous pour objet de faire connaître et par suite de développer ses ressources morales, intellectuelles et

Voir également Marcel Emerit, « Diplomates et explorateurs saint-simoniens », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, juillet-septembre 1975, p. 397-415.

²⁷ La sœur de Michel Chevalier, Anna, veuve de Bouffard, épousa Jacques Ressayguier en 1835.

²⁸ A. Combes, *Jacques Ressayguier...*, 3^e partie.

²⁹ Voir le chapitre sur Michel Chevalier dans *L'économie politique en France au 19^e siècle*, sous la direction d'Yves Breton et Michel Lutfalla, Paris, Économica, 1991.

³⁰ Voir Léon de Montluc, « La Vie de Charles Lemonnier », Supplément au n° 8 (juillet 1924) du journal *Les États-Unis d'Europe*, 25 p.

³¹ Il est intéressant de remarquer qu'un des Péreire, Eugène (1831-1908), fut député du Tarn (circonscription de Castres-Mazamet) de 1863 à 1869. Il fit construire la ligne Castres-Castelnaudary, reliée au grand axe Bordeaux-Sète. Voir notice dans *Les Tarnais...*, *op. cit.*

³² Voir notices Lemonnier dans *Les Tarnais...* et le *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier...*, *op. cit.* Voir également l'article de Pierre Ramond, dans la *Revue du Tarn*, été 1992, p. 283-294.

physiques³³ ». Son rôle comme inspecteur du travail des enfants, dans le cadre de la loi de 1841, est peu connu, mais témoigne de ses préoccupations en faveur de l'éducation des jeunes et de l'amélioration de la condition ouvrière³⁴. On a déjà cité ses ouvrages sur l'école de Sorèze et Raymond-Dominique Ferlus. Son *Histoire de la ville de Castres pendant la Révolution* est passionnante car elle puise dans les souvenirs familiaux. Le texte du livre qu'il écrivit avec son frère Hippolyte, *Les paysans français*, fut soumis à Ressayguier qui donna ses observations.

Retiré à la campagne, et « s'identifiant complètement à elle », Jacques Ressayguier s'intéressait toujours aux travaux d'Enfantin. Il avait découvert Proudhon, qu'il appelait « le Diogène de notre époque », parce qu'il voyait en lui un « mélange monstrueux » d'idées généreuses et de propositions révoltantes et rétrogrades. Il se félicitait du développement des chemins de fer, et plus précisément de la construction de la ligne Castres-Castelnaudary. Il n'avait pas davantage oublié son école de Sorèze. Au début des années 50, il avait eu l'idée de proposer sa transformation en école régionale d'agriculture. Établissement prestigieux, mais tombée entre les mains du parti clérical, l'école de Sorèze était aux abois. Ayant accompli sa mission, elle devait disparaître ou se transformer. Or, il n'y avait pas d'école d'agriculture régionale dans le Midi ; Sorèze était bien située au contact de l'Aquitaine, du Massif Central et de la région méditerranéenne. Rien ne correspondait mieux à son esprit d'autrefois que de contribuer à former des hommes aussi nécessaires que des agriculteurs instruits et ouverts aux progrès. L'idée n'alla pas plus loin. Sorèze ne devint pas école d'agriculture. Plus tard, Ressayguier apprécia l'œuvre de Lacordaire³⁵.

Il est clair que la dimension réduite de ce texte ne permettait pas de présenter tous les aspects connus du mouvement saint-simonien de Sorèze et sa région. Il est apparu aussi que de nouvelles recherches devront être entreprises pour apporter des précisions indispensables sur l'effectif du groupe, sa composition sociale, le degré d'adhésion à la doctrine, etc. Cependant, il semble possible de conclure, ici, sur quelques remarques de synthèse. Le rapport entre le mouvement saint-simonien local et l'esprit de l'école de Sorèze des frères Ferlus paraît établi. Le « moment » saint-simonien à Sorèze est révélateur de formes de sociabilité et de culture en province, en liaison avec la capitale, et même en prise sur le vaste monde. La doctrine constitue un des aspects du passage à la « modernité ». Elle fait partie du foisonnement d'idées, mêlant approches pratiques et pensée utopique, si caractéristique de l'époque, et auquel Lacordaire lui-même participa.

A Sorèze, entre François Ferlus et Lacordaire, entre deux hommes très connus³⁶, il faut intercaler Ressayguier, dont la notice du *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier* se conclut ainsi : « Jacques Ressayguier occupe dans le mouvement saint-simonien une place particulière : il n'est ni un visionnaire d'un monde nouveau, ni un apôtre cherchant, même au prix d'excentricités, à attirer l'attention des foules. Il est simplement un homme soucieux d'étudier, pour la mieux comprendre, une société en pleine mutation. Il n'a participé à aucune des grandes réalisations financières ou industrielles du saint-simonisme, mais il n'en a pas moins rempli un rôle de premier plan dans cette « Église » saint-simonienne du Midi dont il fut un élément catalyseur. »

³³ A. Combes, *Jacques Ressayguier...*, *op. cit.*, 3^e partie.

³⁴ Voir Rémy Cazals, « Les inspecteurs du travail dans le Tarn jusqu'en 1914 », dans *Inspecteurs et Inspection du Travail sous la III^e et la IV^e République*, sous la direction de Jean-Louis Robert, Paris, La Documentation française et Ministère de l'Emploi et de la Solidarité, 1998, 264 p. [p. 102-113 ; sur Combes : p. 109-110].

³⁵ A. Combes, *Jacques Ressayguier...*, *op. cit.*, 4^e partie.

³⁶ François Ferlus ne l'est peut-être pas suffisamment. Voir *Autour de la Montagne Noire...*, *op. cit.*